

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres























































---

**Réunion à Dresde. — Bonaparte passe en revue son armée et arrive au bord du Niémen.**

**Le 9 mai 1812, Napoléon partit pour l'armée et se rendit à Dresde. C'est à Dresde qu'il rassembla les ressorts épars de la confédération du Rhin, et que, pour la première et la dernière fois, il mit en mouvement cette machine qu'il avait fabriquée.**





*trônes à de petits agrandissements.* Quand il regardait sur une carte la nouvelle Prusse, il s'écriait : « Se peut-il que j'aie laissé à cet homme tant de pays ! » Des trois commissaires des alliés qui le conduisirent à Fréjus, le commissaire prussien fut le seul que Bonaparte reçut mal et avec lequel il ne voulut avoir aucun rapport. On a cherché la cause secrète de cette aversion de l'empereur pour Guillaume ; on l'a cru trouver dans telle et telle circonstance particulière : en parlant de la mort du duc d'Enghien, je pense avoir touché de plus près la vérité.

Bonaparte attendit à Dresde les progrès des colonnes de ses armées : Marlborough, dans cette même ville, allant saluer Charles XII, aperçut sur une carte un tracé aboutissant à Moscou ; il devina que le monarque prendrait cette route, et ne se mêlerait pas de la guerre de l'Occident. En n'avouant pas tout haut son projet d'invasion, Bonaparte ne pouvait néanmoins le cacher ; avec les diplomates il mettait





















paix : ne voyant rien venir, il s'ennuya ; il n'était qu'à vingt journées de Moscou. « Moscou, la ville sainte ! » répétait-il. Son regard devenait étincelant, son air farouche : l'ordre de partir est donné. On lui fait des observations ; il les dédaigne ; Daru, interrogé, lui répond : « qu'il ne conçoit ni le but ni la nécessité d'une pareille guerre. » L'empereur réplique : « Me prend-on pour un insensé ? « Pense-t-on que je fais la guerre par goût ? » Ne lui avait-on pas entendu dire à lui, empereur, « que la guerre d'Espagne et celle de « Russie étaient deux chancres qui rongeaient « la France ? » Mais pour faire la paix il fallait être deux, et l'on ne recevait pas une seule lettre d'Alexandre.

Et ces *chancres*, de qui venaient-ils ? Ces inconséquences passent inaperçues et se changent même au besoin en preuves de la candide sincérité de Napoléon.

Bonaparte se croirait dégradé s'il s'arrêtait dans une faute qu'il reconnaît. Ses soldats se































































































d'où découlaient des torrents de métal liquéfié se penchent, se détachent et tombent. Des charpentes, des poutres, des toits craquant, pétillant, croulant, s'abîment dans un Phlégéon dont ils font rejaillir la lame ardente et des millions de paillettes d'or. Bonaparte ne s'échappe que sur les charbons refroidis d'un quartier déjà réduit en cendres : il gagna Petrowsky, villa du czar.

Le général Gourgaud, critiquant l'ouvrage de M. de Ségur, accuse l'officier d'ordonnance de l'empereur de s'être trompé : en effet, il demeure prouvé, par le récit de M. de Baudus, aide de camp du maréchal Bessièrès, et qui servit lui-même de guide à Napoléon, que celui-ci ne s'évada pas par une poterne, mais qu'il sortit par la grande porte du Kremlin. Du rivage de Sainte-Hélène, Napoléon revoyait brûler la ville des Scythes : « Jamais, dit-il, en « dépit de la poésie, toutes les fictions de l'in- « cendie de Troie n'égalèrent la réalité de celui « de Moscou. »





















































































































« de ces malheureux. . . . .

« . . . . .

« La multitude immense entassée sur la rive,

« pêle-mêle avec les chevaux et les chariots,

« y formait un épouvantable encombrement.

« Ce fut vers le milieu du jour que les premiers

« boulets ennemis tombèrent au milieu de ce

« chaos : ils furent le signal d'un désespoir

« universel. . . . .

« Beaucoup de ceux qui s'étaient lancés les

« premiers de cette foule de désespérés, ayant

« manqué le pont , voulurent l'escalader par

« ses côtés ; mais la plupart furent repoussés

« dans le fleuve. Ce fut là qu'on aperçut des

« femmes au milieu des glaçons, avec leurs

« enfants dans leurs bras, les élevant à mesure

« qu'elles s'enfonçaient ; déjà submergées, leurs

« bras raidis les tenaient encore au-dessus

« d'elles.

« Au milieu de cet horrible désordre, le

« pont de l'artillerie creva et se rompit. La co-

« lonne engagée sur cet étroit passage voulut









































































































































**Le pape mis en liberté.**

**La surveillance, le pape avait été rendu à l'indépendance ; la main qui allait à son tour porter des chaînes fut contrainte de briser les fers qu'elle avait donnés : la Providence avait changé les fortunes, et le vent qui soufflait au visage de Napoléon poussait les alliés à Paris.**





























































































quelques-unes des torches éteintes par qui fut Moscou affranchie et consumée. Cette destinée, cette fortune changeante, cette misère commune des peuples et des rois, devaient profondément frapper un esprit aussi religieux que le sien.

---







































































qu'ils en auront encore besoin pendant et après les Cent-Jours.

Lorsque je demande ce que Napoléon à Fontainebleau pensait des actes du Sénat, sa réponse était faite : un ordre du jour du 4 avril 1814, non publié officiellement, mais recueilli dans divers journaux au dehors de la capitale, remerciait l'armée de sa fidélité en ajoutant :

« Le Sénat s'est permis de disposer du gou-  
« vernement français ; il a oublié qu'il doit à  
« l'empereur le pouvoir dont il abuse mainte-  
« nant ; que c'est lui qui a sauvé une partie de  
« ses membres de l'orage de la révolution, tiré  
« de l'obscurité et protégé l'autre contre la  
« haine de la nation. Le Sénat se fonde sur les  
« articles de la Constitution pour la renverser ;  
« il ne rougit pas de faire des reproches à l'em-  
« pereur sans remarquer que, comme premier  
« corps de l'État, il a pris part à tous les évé-  
« nements. Le Sénat ne rougit pas de parler des  
« libelles publiés contre les gouvernements  
« étrangers : il oublie qu'ils furent rédigés dans





































































































































































« désert? Demandons plutôt pourquoi son toit  
« est rétabli, pourquoi son autel est debout?  
« Quelle main a reconstruit la voûte de ces ca-  
« veaux, et préparé ces tombeaux vides? La  
« main de ce même homme qui était assis sur  
« le trône des Bourbons. O Providence! il  
« croyait préparer des sépulcres à sa race  
« et il ne faisait que bâtir le tombeau de  
« Louis XVI. »

J'ai désiré assez longtemps que l'image de Louis XVI fût placée dans le lieu même où le martyr répandit son sang : je ne serais plus de cet avis. Il faut louer les Bourbons d'avoir, dès le premier moment de leur retour, songé à Louis XVI; ils devaient toucher leur front avec ses cendres, avant de mettre sa couronne sur leur tête. Maintenant je crois qu'ils n'auraient pas dû aller plus loin. Ce ne fut pas à Paris comme à Londres une commission qui jugea le monarque, ce fut la Convention entière; de là le reproche annuel qu'une cérémonie funèbre répétée semblait faire à la na-









me eux des idéalités, engouffrées pêle-mêle avec eux? Songes, avenir, joies, douleurs, libertés et esclavages, puissances et faiblesses, crimes et vertus, honneurs et infamies, richesses et misères, talents, génies, intelligences, gloires, illusions, amours, êtes-vous des perceptions d'un moment, perceptions passées avec les crânes détruits dans lesquels elles s'engendrèrent, avec le sein anéanti où jadis battit un cœur? Dans votre éternel silence, ô tombeaux, si vous êtes des tombeaux, n'entend-on qu'un rire moqueur et éternel? Ce rire est-il le Dieu, la seule réalité dérisoire, qui survivra à l'imposture de cet univers? Fermons les yeux; remplissons l'abîme désespéré de la vie; par ces grandes et mystérieuses paroles du martyr: « Je suis chrétien. »





























































































































































































































































































